

Il y a quelque temps déjà

∴ Luc Desnoyers

Il y a quelque temps déjà, Philippe Barbaud a raconté dans ces pages son parcours collégial et universitaire. Je me souviens d'avoir été frappé par d'étonnantes ressemblances avec le mien. Ce constat m'a amené à répondre à Philippe, en narrant mon parcours. Mal m'en prit, en un sens, puisque le résultat concret fut de me voir invité non seulement à publier ce texte, mais aussi à solliciter la participation d'autres collègues de la Famille-Faculté des Sciences. Deux des collègues contactés, Daniel Vocelle (Chimie) et Marc Durand (Sciences de la Terre) ont bien voulu y aller de la description de leur parcours en sciences. J'avais sollicité d'autres collègues, mais quelques-uns se sont récusés : je crois bien que les scientifiques n'ont pas tout à fait l'habitude du genre !

Ces trois textes contribueront, nous l'espérons, à illustrer comment des diplômés des écoles secondaires ou des collèges classiques en arrivaient à choisir de faire carrière en science dans les années 60, à une époque où la science n'avait pas encore le vent dans les voiles. Je me souviens par exemple avoir été le seul de ma promotion, au collège (qui était en fait, un « Petit Séminaire »), à me diriger vers la Faculté des Sciences ; il n'y en avait pas eu depuis plusieurs années, et il n'y en eut pas beaucoup par la suite.

Ces trois textes illustreront un peu aussi comment se sont développés les départements de science à l'UQAM. On n'a pas assez dit combien les institutions rassemblées pour constituer l'UQAM étaient assez peu préparées et fort mal outillées, de sorte que le développement tenait de l'aventure. Et si l'histoire officielle se penche sur l'évolution des structures et des fonctionnements institutionnels, elle ne fait pas place aux parcours des professeurs fondateurs, qui en ont tout de même été les artisans. Qui ont beaucoup investi, qui en ont beaucoup retiré mais qui en ont aussi parfois ressenti des effets qu'on se plaît à appeler secondaires. Mais place à ces histoires qui font l'Histoire.

57

décembre 2012

sommaire

Il y a quelque temps déjà <i>Luc Desnoyers</i>	1
Vieillir, c'est vital <i>Doria Ross</i>	2
Parcours de Marc Durand, professeur retraité du département des Sciences de la Terre et de l'Atmosphère <i>Marc Durand</i>	3
Parcours de Luc Desnoyers, professeur retraité du département des Sciences biologiques <i>Luc Desnoyers</i>	7
Parcours de Daniel Vocelle, professeur retraité du département de Chimie <i>Daniel Vocelle</i>	10
Transmette sa passion pour l'art <i>Monique Lemieux</i>	12



Vieillir, c'est vital

::: Doria Ross

Quand le présent se confond avec l'avenir,
C'est qu'on est jeune.
Quand le présent se confond avec le passé,
C'est qu'on est vieux.

Cette affirmation avait servi de thème à une Journée internationale des personnes âgées, en tentant d'associer deux concepts en apparence opposés : vieillissement et vitalité.

Sans jouer au trouble-fête, une psychologue suisse a voulu corriger une conception erronée et stéréotypée du vieillissement en dissociant vieillir et grandir : « Vieillir est un état d'esprit. C'est s'ouvrir aux pertes, à l'affaiblissement et au déclin » alors que « grandir c'est acquérir plus de sagesse, plus de maturité, plus de richesses personnelles » (Reflets, décembre 2002, p. 9). C'est dans cet ordre d'idée que se propagent les slogans populaires suivants : C'est dans la tête qu'on est jeune, c'est dans le cœur qu'on est jeune, alors que d'autres diront que c'est dans la foi, etc.

Ces slogans des aînés me semblent exprimer une sorte de nostalgie de la jeunesse perdue qu'on ne retrouvera plus jamais. Oui, c'est dans la tête qu'on est jeune, mais dans son fonctionnement neurologique. C'est dans le cœur qu'on est jeune, mais dans son fonctionnement physiologique. J'ai toujours cru « naïvement » que vieillir c'était mortel en ce sens que le vieillissement me conduisait directement et inexorablement vers la mort. Je dirais même que la vie, c'est une maladie mortelle qu'on tente de soulager mais dont on ne guérit jamais.

Si le mot « vital » signifie « essentiel à la vie », « qui appartient à la vie », « qui est absolument nécessaire pour maintenir l'existence », en quoi vieillir serait vital ? Faut-il comprendre que vieillir me ramène à l'origine de ma vie, c'est-à-dire au retour à mon enfance ? D'où serait apparue cette vieille expression populaire, « tomber en enfance ». Vieillir c'est vital en ce sens que ça fait partie du cycle de la vie. Ou, pour les croyants, vieillir me conduit vers la « Vie éternelle ».

Hélas, le vieillissement envahit progressivement l'être humain et provoque une sorte de dégénérescence de la jeunesse, observable à la qualité de la peau, à la souplesse de la démarche, à la recherche des mots, etc.

Quand j'étais dans la vingtaine, je rajoutais allègrement une année à chaque anniversaire de naissance et les gens de quarante ans me semblaient déjà vieux. À quarante ans, je cachais mon âge. À cinquante ans, je disais à tout venant que j'avais un demi-siècle. À soixante-cinq ans, je disais que j'étais vieux (c'était d'autant plus vrai que je retirais la « pension de la vieillesse » et, depuis, à chaque anniversaire de naissance je soustrais une année de celles qui me restent à vivre.

Vieillir est une réalité très frustrante qui me fait apprécier davantage la vie, ce phénomène si extraordinaire qui nous habite... pour un temps. Les gens ne prennent pas assez conscience de cette merveilleuse animation qu'est la vie en nous et autour de nous, en attendant qu'elle fasse sa destruction existentielle.



Association des professeures et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

Conseil d'administration 2012-2013

Président	Yvon Pépin <i>pepin.yvon@uqam.ca</i>
Vice-président	Denis Bertrand
Secrétaire	Yvon Pépin
Trésorier	Roch Meynard Robert V. Anderson Amaya Clunes Gutierrez Gilles Gauthier Marcel Rafie

Bulletin Pour la suite du monde
Directeur Denis Bertrand

Adresse postale

APR-UQAM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8

Secrétariat sans permanence (aucun employé sur place)

Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine
Université du Québec à Montréal

Téléphone (répondeur seulement) : 514-987-3605

Site Web : <http://www.apr-uqam.org>

Parcours de Marc Durand, professeur retraité du département des Sciences de la Terre et de l'Atmosphère

::: Marc Durand

A la demande de Denis Bertrand, Luc Desnoyers a pris en charge un numéro du bulletin *Pour la suite du monde* portant sur les retraités de la Faculté des sciences. Il m'a demandé un texte sur mon parcours en joignant son propre texte pour me donner une idée de ce que cela pourrait comporter. Je ne sais pas si tous les retraités de notre génération ont suivi le même parcours, mais la lecture de celui de Luc Desnoyers comporte de nombreuses descriptions que je pourrais faire miennes. Luc m'a mentionné qu'il avait lui-même trouvé beaucoup de similitudes entre son parcours et celui d'un collègue, Philippe Barbeau. Je commencerai avec la même première phrase que le texte de Luc :

Pourquoi diable se retrouve-t-on en sciences ? Pourquoi donc ai-je choisi l'UQAM ?

Je vais d'abord énumérer les similitudes, pour ensuite vous raconter les différences les plus intéressantes. Dans l'enfance, c'est le monde des avions qui me passionnait. J'ai lu les biographies des St-Ex, les as de l'Aéropostale, etc. J'ai construit des dizaines de maquettes en bois de tous les avions de la Royal Canadian Air Force. J'ai participé à tous les concours d'une émission de télé qui traitait d'aviation. J'ai gagné deux fois : un tour d'hélicoptère et un petit avion muni d'un vrai moteur à essence.

À partir de la mise en orbite de Spoutnik 1 en 1957, à mon intérêt pour l'aviation s'est ajouté celui de l'aéronautique et presque en même temps l'astronomie. N'habitant ni à Houston, ni à Cape Canaveral, je ne pouvais pas vraiment « pratiquer » l'aéronautique à Montréal ; par contre l'astronomie était immédiatement plus accessible, car la Société Royale d'Astronomie de Montréal tenait ses réunions les mardis soir non loin de chez moi au Jardin Botanique. C'était à moins de cinq minutes de trajet à bicyclette, et quoique c'était la semaine avec école le lendemain matin, mes parents, compréhensifs, laissaient un peu de corde à leur jeune adolescent.

C'est à la Société Royale d'astronomie de Montréal que j'ai présenté ma première communication scientifique à 14 ans ; mon exposé sur les lancements de

satellites artificiels comportait la projection d'un film d'animation 8 mm en noir et blanc que j'avais réalisé sur le lancement de la capsule Mercury, le premier engin habité des Américains. J'avais eu une permission très spéciale de mon père pour apporter ce soir-là le très précieux projecteur 8 mm.

La conférence suivante était donnée par un brillant étudiant inscrit à l'université de Cornell. De douze ans mon aîné, ce conférencier était vraiment compétent, car il nous exposait avec brio des diagrammes complexes montrant la vie d'une étoile dans sa séquence normale, puis les diverses voies possibles dans l'évolution de celle-ci jusqu'à sa fin de vie. L'aéronautique était venue m'émerveiller, car elle me conduisait à contempler le temps futur, jusqu'en l'an deux mille. Hubert Reeves, ce jeune doctorant, nous entretenait, pour sa part, de l'évolution de la vie des étoiles sur des milliards d'années ! Ce contact avec des échelles de temps infiniment plus grandes que celle de nos propres vies, c'est à cette conférence d'Hubert Reeves que je le dois.

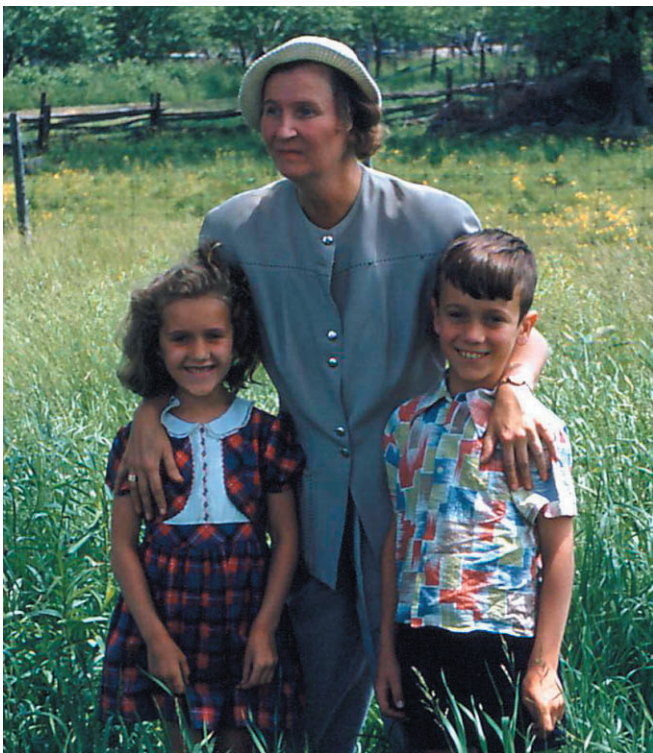
Ces soirées à la Société d'Astronomie, animées par des adultes merveilleux et très ouverts d'esprit au point de confier à leur plus jeune membre l'honneur de présenter un exposé pompeusement appelé « l'Avenir de l'Aéronautique », ont été à mon horaire pendant de nombreuses années. Je n'étais pas trop intéressé par l'observation au télescope des étoiles ou des planètes ; je trouvais cela un peu statique. J'espérais toujours qu'on y parle d'aéronautique, mais j'étais sans doute le seul à traiter à l'occasion de ce sujet et à écrire sur cela dans le bulletin. Hubert Reeves a été pris ailleurs à la fin de son Ph.D. et je ne l'ai pas revu aux rencontres du mardi soir au Jardin Botanique. J'ai assisté, bien des années plus tard à ses présentations aux *Belles Soirées* de l'Université de Montréal. J'ai lu tous ses livres ainsi que beaucoup d'autres sur le sujet.

J'ai fait mon cours classique dans les années 1956-64. La CECM dispensait les quatre premières années à une petite sélection de « nerds » dirait-on aujourd'hui. En effet, pour être admis au cours classique du public,

on devait passer un test où sur 800 postulants, on retenait 80 élèves. Pour les quatre dernières années du cours classique on devait ensuite aller dans un collège privé.

Je fis mes premières années à Saint-Pierre-Claver, une école de la CECM, à 35 minutes de vélo de chez moi ; les enseignants de cette école étaient majoritairement des laïcs. Je poursuivis mon cours classique au Collège des Eudistes, qui venait d'ouvrir dans mon quartier. Dans ce Collège, les pères dispensaient la majeure partie de l'enseignement¹ et donnaient aussi un encadrement beaucoup plus religieux et plus strict.

J'ouvre une longue parenthèse ici pour parler du rôle absolument primordial des éducateurs dans ma formation. Ceux qui m'ont marqué le plus ne sont pas nécessairement là où on penserait les trouver. On peut dire beaucoup de bonnes choses sur le cours classique : 1- c'était une longue formation de huit ans ; 2- celle-ci permettait d'acquérir une bonne culture générale dans les humanités et une très bonne discipline de vie ; 3- la formation en sciences y était correcte, sans plus. J'ai beaucoup plus appris auprès des adultes laïcs, par exemple ceux rencontrés à la Société d'Astronomie et les vulgarisateurs scientifiques brillants que j'ai eu la chance de côtoyer. Parmi ces derniers, je tiens à mentionner une personne trop peu connue : Marcelle Gauvreau², qui fut le bras droit du



Ma soeur et moi, avec Marcelle Gauvreau. L'authentique bonheur de côtoyer cette grande dame se lit dans nos yeux.

frère Marie-Victorin. Elle a fondé et animé l'École de l'Éveil au Jardin Botanique, une maternelle vouée entièrement à l'éveil des sciences naturelles chez les enfants de 4 à 5 ans. Comme la date de ma naissance m'a fait entrer à l'école primaire à 6 ans et demi, j'ai eu le bonheur de faire deux ans dans la classe de Marcelle Gauvreau. Une classe inoubliable remplie d'oiseaux empaillés, de plantes et d'herbiers, une fourmilière, des minéraux, des fossiles, des cartes du monde, etc. Une classe surtout remplie totalement par sa personnalité unique, son vaste champ de compétence en sciences naturelles et sa passion sincère de faire aimer tout cela aux enfants.

Elle mobilisait pour ses tout petits ses collègues les plus célèbres. Ainsi l'ethnobiologiste et botaniste Jacques Rousseau venait en habit d'esquimau nous expliquer le mode de vie des inuits. Je dois certainement mon intérêt pour les sciences à Marcelle Gauvreau. J'ai poursuivi durant les années suivantes les activités éducatives des Jeunes Naturalistes où nous avions d'autres éducateurs formidables et où on revoyait Marcelle Gauvreau lors des sorties éducatives, comme dans la photo ci-dessous.

Pour fermer cette parenthèse qui m'a fait parler de l'enfance, j'ajouterai que comme vous, chers collègues, j'ai enseigné à l'université et comme vous, sans doute, je crois que c'était pour y jouer un rôle très utile. Le professeur d'université se situe au sommet de la pyramide n'est-ce pas ? C'est un poste prestigieux en soi et nous avons le sentiment d'avoir bien contribué à former des scientifiques. Mais nos étudiants avaient tous déjà fait le choix de leur discipline en arrivant dans nos facultés et départements. Je me questionne sur le rôle que je n'ai pas eu, celui d'avoir à faire naître chez des enfants l'étincelle, celle qui initie un choix de profession. Je vais tenter de combler cette lacune dans mon rôle tout récent de grand-père, et si on me demande d'aller faire une conférence pour expliquer la terre à des tout-petits de maternelle, je vais y aller avec empressement.

J'ai fait beaucoup de cinéma amateur ce qui m'a amené à participer à une émission de télévision qui se nommait « Images en Tête » réalisé par Jean-Yves Bigras et co-animé par Pierre Nadeau et Michel Garneau. On nous prêtait une caméra 8 mm et, un mois plus tard, nous allions présenter notre petit film. J'ai fait, en deux saisons, une dizaine de participations. J'ai bien aimé explorer le côté technique du cinéma. La macrophotographie m'a fait réaliser un documentaire sur les fourmis ; les séquences en extrême ralenti, image par image, ont donné un film sur la croissance des cristaux

de glace ; la piscine de mon ami co-scénariste m'a permis de compléter un très dramatique film qui relatait le déclenchement de la 3^e guerre mondiale, rien de moins. J'ai même eu l'occasion de projeter ce film à l'auditorium de l'ONF lors d'un festival de film amateur.

La carrière en cinéma me tentait beaucoup et c'est la voie qu'a pris mon bon ami. De mon côté, j'ai opté pour Polytechnique pour devenir ingénieur en aéronautique, l'aviation étant toujours mon premier choix de carrière. Les départements le plus près de cet objectif étaient le génie mécanique et le génie physique. En fin de 2^e année à Poly, tout à fait par hasard, j'ai eu l'opportunité d'avoir un emploi d'été sur une équipe de géologues pour trois mois sur le terrain à deux heures de vol au nord de Schefferville. Au retour de cette expérience, qui m'a beaucoup plu, j'ai opté pour le génie géologique, plus concret, avec moins de maths que le génie physique. Mon objectif de carrière visait à explorer le ciel ; finalement je décidais de plonger sous terre...

L'aviation et le cinéma sont demeurés des centres d'intérêts, mais les sciences de la terre et les techniques du génie géologique, de l'hydrogéologie, et plus tard des sciences de l'environnement reliées à la géologie ont rapidement pris le dessus. Je n'avais jamais pensé avant la fin de la 2^e année à Polytechnique m'intéresser à la géologie. Ce revirement assez net dans mon choix de carrière professionnelle, survenu en un seul été, peut paraître étonnant au premier abord. Je crois bien qu'il est relié aux années d'enfance où mon esprit avait été ouvert aux sciences naturelles.

À la fin des cours à Polytechnique, je voulais en apprendre encore plus et j'ai donc enchaîné une maîtrise en génie géologique, puis, de plus en plus intéressé, j'ai fait des démarches pour étudier au doctorat. On m'a conseillé l'École Nationale Supérieure de Géologie de Nancy. En fait il n'y avait qu'une seule grande école en France pour le génie géologique et c'était l'ENSG de Nancy. Dans un contexte de formation très différent de celui d'Amérique du Nord, j'ai obtenu à Nancy la première année un diplôme d'ingénieur en géotechnique, tout en amorçant la recherche menant à la thèse de doctorat.

Tout cela se faisait assez rondement à l'époque : j'ai entrepris la recherche pour ma maîtrise en mai 1968, le lendemain du dernier cours du baccalauréat. Seize mois plus tard, j'ai déposé mon mémoire complété fin août 1969 auprès de mon directeur. En septembre, j'étais déjà à Nancy pour entreprendre le doctorat,

sans avoir attendu le résultat du dépôt du mémoire. C'est dans un restaurant à Paris, en septembre 1970, que j'ai pu parler en tête-à-tête avec les membres du comité de lecture de mon mémoire ; ils étaient tous venus participer au premier congrès de l'Association Internationale de Géologie de l'Ingénieur. J'ai complété le doctorat en trois ans moins trois mois et j'étais de retour au Québec en août 1972.

En Europe, j'ai grandement apprécié l'équipe autour de moi en génie géologique ; celle-ci a participé à des colloques en Allemagne et en Europe de l'Est, en plus d'organiser un colloque international à Nancy. J'ai constaté que les Européens en général avaient mis au point des techniques et des outils d'analyse beaucoup plus sophistiqués que ce qui était en usage en Amérique du Nord dans le domaine des grands travaux de génie civil. Je suis revenu au Québec en 1972 très dynamisé par cette formation.

C'est à Polytechnique à nouveau que je suis revenu avec un statut de chercheur post-doctoral du CRSNG qui a duré deux ans. Je cherchais en même temps activement un poste dans une firme d'ingénieur. Vu ma spécialité en géotechnique et génie géologique appliqué aux grands ouvrages de construction, c'est vers les grands travaux de la Baie James qu'on m'offrait des postes, mais en même temps on m'expliquait souvent qu'avec un doctorat et un post-doctorat, j'étais surqualifié pour les besoins et les postes disponibles dans les entreprises.

Presque par hasard en 1973, j'ai su que l'UQAM ouvrait un poste de professeur-chercheur pour le démarrage d'un nouveau programme de maîtrise en Sciences de la Terre. Cette maîtrise visait spécifiquement à former des spécialistes en géologie du Quaternaire. Je n'avais pas vraiment pensé à devenir professeur. Avec ma formation d'ingénieur, je pensais plutôt à un champ d'application très concret, dans une firme d'ingénierie. Lors de l'entrevue pour l'obtention de ce poste ouvert à l'UQAM, j'ai tenté de convaincre les membres du corps professoral de l'intérêt d'inclure un minimum de formation en géotechnique dans le programme des sciences de la terre. La spécialité Quaternaire, notamment, ouvrait une porte vers ce champ professionnel. J'y voyais l'occasion de donner aux géologues de l'UQAM une possibilité de dénicher des emplois auprès des firmes qui oeuvraient dans les grands travaux, comme ceux de la Baie James. Je postulais le poste spécifiquement pour ajouter au programme de géologie de l'UQAM un champ de pratique additionnel, distinct du champ usuel de la prospection minérale.

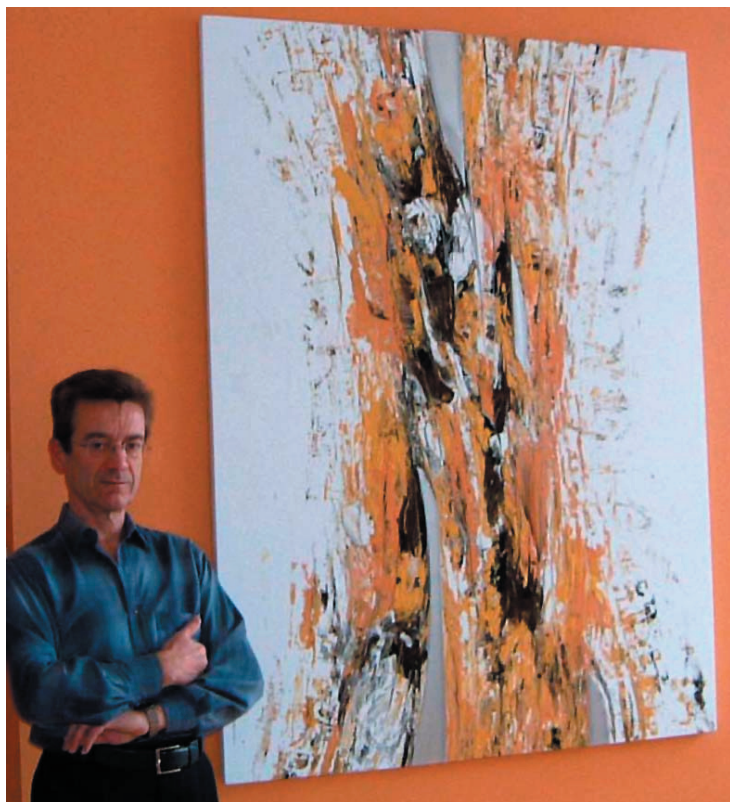
Ma candidature n'a pas été retenue. Le poste que le département avait obtenu par le projet de maîtrise en géologie du Quaternaire avait un descriptif qui favorisait un chercheur spécifiquement en Quaternaire. Le poste a été accordé à un spécialiste dont le doctorat correspondait plus exactement à ce descriptif. Le directeur du département, Yvon Pageau, a cependant bien retenu mon plaidoyer ; il m'a convoqué à nouveau quelques mois plus tard lors de l'annonce du départ d'un professeur qui choisissait de quitter l'UQAM pour un travail au Moyen-Orient. Monsieur Pageau m'a demandé de postuler le poste de professeur qui serait disponible à partir de septembre 1974 ; il m'a demandé aussi de prendre d'ici là une charge de cours en géologie de l'ingénieur.

J'ai fait carrière au département des Sciences de la Terre de 1974 à 1999, pendant exactement vingt-cinq ans, en y accomplissant ce que je m'étais fixé comme objectif de départ. Je résume celle-ci en une seule phrase : la carrière de professeur-chercheur est une carrière formidable, enrichissante par le contact quotidien avec les étudiants, stimulante par le brassage d'idées entre collègues et valorisante par les fonctions occupées. J'ai dirigé les programmes de maîtrise et de doctorat du département en deux mandats de quatre et six ans. J'ai quitté en 1999 pour deux raisons : le désir de retourner à une carrière d'ingénieur praticien à titre d'expert indépendant et le goût de faire autre

chose dans la vie. Cet autre chose c'est une activité de loisir qui est devenue très prenante : artiste-peintre. J'ai fait quelques centaines de peintures depuis 2001 et participé aussi à des expositions.

La géologie n'est pas disparue de ma vie de retraité ; en fait elle est revenue en force depuis deux ans avec le très controversé dossier des gaz de schiste. Cette activité minière se déroule en fait dans le secteur géologique que je connais fort bien depuis mes travaux de maîtrise en 1968 ; les strates des Basses-Terres du St-Laurent font l'objet d'une convoitise pour l'industrie du gaz. Je connais bien la géologie et la géotechnique ; je me suis donné récemment une formation intensive en ingénierie des hydrocarbures. Tout cela m'a amené à rédiger des textes de vulgarisation, à soumettre à nouveau des publications scientifiques à être invité à participer à un Colloque à Paris en février 2012, etc. Bref on ne sait jamais ce que la vie de retraité nous réserve, car la disponibilité nous permet de prendre très rapidement des nouvelles directions.

À part rédiger mon CV (la dernière fois pour postuler un poste à l'UQAM il y a presque 40 ans), je n'ai jamais été enclin à écrire en mode autobiographique. Avec le recul, je dois admettre que c'est un exercice intéressant de condenser en quelques pages les grands traits d'une vie. Il y a deux cas d'espèce de ce type d'activités : ou bien, on l'écrit soi-même, ou bien c'est un autre qui l'écrit. Dans le premier cas, c'est parce qu'on est rendu vieux et retraité ; dans le 2^e cas c'est parce qu'on est mort ! Finalement Luc, je te dis merci : je préfère encore la première option.



¹ Aux Eudistes, je dois signaler une exception : j'ai eu comme professeur un jeune laïc très captivé par son enseignement et ce cours d'histoire tranchait nettement sur les autres cours. Denis Bertrand nous faisait partager son enthousiasme, notamment pour l'histoire de la Chine. J'aurais aimé retrouver la même passion communicative chez les professeurs de sciences, car hélas, l'histoire n'était pas à mon plan de carrière.

² Pour les intéressés, je signale que l'UQAM possède le fond d'archive de Marcelle Gauvreau : http://www.archives.uqam.ca/pages/archives_privees/genere_rdaq.asp?varcote=7P

Parcours de Luc Desnoyers, professeur retraité du département des Sciences Biologiques

::: Luc Desnoyers

Pourquoi diable se retrouve-t-on en sciences ?

Pourquoi donc ai-je choisi l'UQAM ?

Dans les années cinquante, j'ai fait mon cours classique au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, la boîte à faire du clergé de mon patelin. Ce qui n'était sans doute pas la façon la plus répandue de se préparer à une carrière en sciences : va pour la médecine, l'ingénierie, le droit, le sacerdoce, mais la science ? J'imagine que pour moi tout a commencé dans le romantisme de l'adolescence, alors que je me passionnais pour l'aviation autant que pour les aviateurs : Blériot, Mermoz, Guynemer, Saint-Exupéry. Le cours classique prétendait nous ouvrir bien des horizons, et je me suis intéressé à la musique, animant des auditions de disques et occupant la présidence du Cercle des Jeunesses Musicales de Sainte-Thérèse. Plus tard, j'ai développé un goût pour le vivant et je me suis inscrit en Philo II dans la section Biologie-Chimie. Et voilà qu'un remarquable professeur de physique qui animait notre « Académie des Sciences » organise une session sur les voyages interplanétaires. On est en 1959. J'ai choisi d'étudier les problèmes biologiques du voyage chez les humains. En contact avec un médecin de l'aviation canadienne, j'avais dévoré un paquet d'articles scientifiques et j'avais fini par présenter un exposé devant la Société Royale d'Astronomie de Montréal. C'était ma première communication scientifique, avant que je sache ce que c'était... À la fin du baccalauréat, en 1960, je choisis de faire des études universitaires en biologie.

À la Faculté des Sciences de l'Université de Montréal, on m'a fait poireauter : on exigeait pour l'admission un B.A. avec la section C (Physique-Mathématiques) et j'ai dû ronger mon frein pendant un an à étudier tout sauf de la biologie. Mais pendant ces quatre ans de B.Sc., j'ai commencé à m'impliquer dans la vie universitaire, dans le cadre de la Société des Étudiants en Biologie de l'Université de Montréal. Ce qui m'a d'ailleurs amené à m'impliquer dans ce que je crois être le premier comité conjoint d'une Faculté, où nous avons pu faire valoir quelques premières mais modestes revendications en matière de programmation,

d'évaluation des enseignements... sans toutefois beaucoup de succès. Nous étions quatre à faire partie de ce comité d'études, lequel a produit une brochure intitulée « Co-gestion et comités conjoints », publiée par l'AGEUM. Bien avant le temps et évidemment à notre insu, il y avait là un avant-goût de ce que pourrait être, entre autres, la structure modulaire et les mécanismes de participation de l'UQAM. D'ailleurs, trois des quatre co-auteurs se sont retrouvés professeurs à l'UQAM en 1969 !

Côté études, je me suis vite rattrapé et j'ai fini premier de la promotion de biologistes en 1964. Avec en poche le prix (un beau chèque de 50,00 \$!) d'une fondation destinée à récompenser l'étudiant le plus prometteur en recherche, je ne pouvais pas faire autrement que de poursuivre des études de 2^e cycle. Parallèlement, au plan personnel, un mariage et, deux ans plus tard, un premier rejeton, suivi bientôt d'un deuxième.

J'avais pu explorer deux domaines de recherche en biologie à l'occasion d'emplois d'été : un premier trajet sur le terrain, en entomologie forestière, à poursuivre la Mouche à scie du Pin gris à travers le Québec, un autre en laboratoire, à tenter de mettre au point une technique d'autoradiographie en microscopie électronique. Trop fier de mes succès scolaires et têtu comme un cochon, j'ai finalement choisi comme domaine de recherche ce qui me semblait présenter le plus grand défi : la neurophysiologie. Cinq ans plus tard, j'avais un PhD en poche, après avoir assidûment tripoté les aires visuelles d'un nombre considérable de chats sacrifiés pour la science. Mais, avec l'impression que j'avais fait le tour du jardin, la recherche fondamentale ne m'intéressait plus. De nouveau, cependant, je m'impliquais dans les affaires étudiantes : nous avons formé une Association des Étudiants Gradués en Sciences Expérimentales, qui présenta un mémoire à l'Université préconisant, entre autres, l'abolition des droits de scolarité pour les étudiants des cycles supérieurs, faisant valoir que la recherche universitaire en sciences se fondait essentiellement sur le travail non rémunéré des thésards. Tiens donc, plus de quarante ans plus tard, j'entends des revendications fort semblables...

Le séjour aux études avancées a été l'occasion de goûter à l'enseignement. En effet, les doctorants de mon Département de Physiologie (Médecine) se voyaient littéralement conscrits pour donner des cours dans les Écoles dites affiliées : la piqure a pris, et le goût de l'enseignement s'est affirmé. Avec cependant une saveur nouvelle, audiovisuelle, une implication dans le développement de diapositives, de transparents, de films en boucle et d'un diaporama sonorisé qui me valut un prix de l'Association médicale du Canada.

Entretiens, bien sûr, quelques passages à sec : la bourse du CNRC ne faisait pas vivre bien gras, et avec deux enfants, il y a eu des bouts difficiles et quelques repas de « baloney ». En 1967-1968, j'avais reçu une visite de Jean-Guy Alarie, que j'avais connu alors qu'il était démonstrateur de physiologie pendant mon B.Sc. Il était devenu directeur du Département de Biologie du collège Sainte-Marie et venait me demander de joindre les rangs, m'expliquant comment ce collège allait devenir une des bases essentielles de la « deuxième université montréalaise de langue française ». J'entrevois alors vaguement là, entre autres, la possibilité de développer une université plus ouverte, mieux centrée sur les besoins des étudiants et où les professeurs pourraient contribuer, qui sait, à plus de démocratie dans l'institution.

J'ai donc plongé. J'ai fait un an comme chargé de cours au Sainte-Marie en finissant mon PhD, et je me suis retrouvé, en juin 69, dans l'« Équipe initiale » du futur Département de Biologie de l'UQAM, qui avait mandat de choisir le corps professoral, de bâtir des programmes, de planifier les labos et de procéder à l'achat d'équipement scientifique. Rien que ça, en quelques mois ! De la folie furieuse, pour une équipe de jeunes blancs becs à peine sortis de leur thèse. D'où pour moi des indigestions chroniques, des douleurs rétro-sternales, et hops ! à l'hôpital, avec un diagnostic d'ischémie coronarienne, diagnostic qui s'est avéré, au bout de trois ou quatre mois de repos, de diète, d'expertise et de contre-expertise, complètement erroné. C'était le surmenage et la tension qui faisaient leur travail. Je n'ai pas été le seul professeur de mon département dans cette situation : cette création sauvage d'un département, voire d'une université, a mené à des problèmes de santé chez plusieurs d'entre nous : d'ailleurs, trois pauvres diables se sont succédé à la tête du département de biologie en un an, sans compter le suicide d'un jeune collègue. Cette université n'est pas née que dans l'enthousiasme : on

en a aussi accouché dans la douleur. Trop de gens aujourd'hui l'ont oublié.

Mon parcours uqamien est un peu tortueux. J'ai d'abord investi à fond dans le développement de mes enseignements en physiologie animale. Avec des collègues, j'ai œuvré à la mise au point de nouvelles méthodes d'enseignement audio-visuel. Cela m'a valu de me retrouver dans des comités institutionnels et interuniversitaires sur les médias dans l'enseignement. Plus intéressé par le développement institutionnel, au sortir d'un conflit départemental déchirant et d'une tutelle bien pilotée par notre collègue Yvon Pageau, je me suis retrouvé, en 1973, directeur de département à 33 ans, et pour la sentence maximale de quatre ans. Quatre ans après le début de l'UQAM, il fallait presque tout reprendre à zéro : relancer un fonctionnement démocratique de l'assemblée départementale, mettre sur pied une procédure participative d'évaluation des professeurs, orienter le développement du département en favorisant par exemple l'essor de la session d'été des finissants de l'option Écologie, qui se déroulait entièrement sur le terrain et devenait la « marque de commerce » de la biologie uqamienne. Personnellement, je cherchais, sans grande conviction des façons de développer une physiologie de l'environnement, mon département s'orientant vers ce genre d'avenues.

Militant syndical, je me suis aussi impliqué à fond dans la grève de 1976 : chef de piquet du Pavillon des Sciences, je nous ai vus tenir le fort avec les collègues d'Études littéraires, avec (im)patience et détermination. J'ai alors joint les rangs du Comité d'information du SPUQ, où Michel Van Schendel et Roch Denis m'ont fait comprendre, à la dure, que mon style d'écriture scientifique (introduction, méthodes, résultats, discussion, conclusion...) n'avait rien de journalistique ! Mais ce comité a joué un rôle essentiel dans le conflit, en animant les échanges entre les piqueteurs, le comité de négociation et les médias. Et la victoire qui s'est soldée par une nouvelle convention collective a été tout un baume pour nous, qui tenions à l'autonomie de nos départements et à l'implication des professeurs dans la conduite des affaires universitaires. Cette victoire a été particulièrement savourée dans mon département, qui non seulement a tenu une très solide ligne de piquetage, mais comptait deux de ses membres (Cheneval et Mergler) dans le comité de négociation. D'où un mémorable party de fin de grève dans le hall de ce qui était alors le Pavillon des Sciences.

C'est en partie mon implication syndicale, plus le fait qu'on m'avait demandé de faire partie du tout nouveau comité conjoint CSN-FTQ-UQAM sur la formation syndicale, qui ont fait que j'ai été sollicité par les centrales pour participer à des activités de formation des travailleurs en santé et sécurité au travail, en collaboration, au départ, avec ma collègue, Donna Mergler, qui avait déjà commencé à intervenir dans le cadre du dossier de l'amiante. Piqûre, bel alliage de science et de militantisme. Je trouvais une nouvelle voie professionnelle, et bientôt celle-ci m'amena vers l'ergonomie. Un peu de recherche appliquée, par nécessité plus que par goût. Beaucoup de travail d'analyse, de synthèse et d'écriture, et, encore, le goût de travailler au développement de ce nouveau champ d'activité. D'où deux longs séjours dans des labos parisiens d'ergonomie, avec ce que cela implique de connaissances, d'amitiés et de complicités, en me créant ma propre spécialité en ergonomie visuelle.

J'ai contribué par la suite à fonder la section québécoise de l'Association canadienne d'Ergonomie pour me retrouver bientôt rédacteur de la revue professionnelle de l'Association, délégué du Québec au Bureau pan-canadien, et enfin Président national. Et pendant ce temps, je poussais à la roue dans mon département pour le développement de ce domaine d'étude : ouverture d'un poste en ergonomie, lancement avec de nouveaux collègues d'un DESS que j'ai dirigé pendant plusieurs années. Je participais aux Congrès de la Société d'Ergonomie de Langue Française (SELF), où on m'invitait à présenter des synthèses des communications. Au sortir d'un de ces congrès, le Président de la SELF m'invitait à poser ma candidature au CA. Ce que je fis, mais sans savoir où ça

me mènerait. Pendant mes six ans au CA, j'ai occupé le poste de vice-président à l'international dès la deuxième année, puis celui de président pendant les quatre années suivantes. Avec en plus un mandat de délégué à l'Association Internationale d'Ergonomie pendant six ou sept ans. Tout ça m'occupait beaucoup et bien, et me dispensait de trop m'impliquer dans la direction d'étudiants des cycles supérieurs, une tâche qui ne m'attirait pas beaucoup.

Et puis, la retraite approchant, je suis revenu à d'anciennes amours. J'avais, fin des années 1970, mis sur pied une formation à la communication scientifique (pour les étudiants à la maîtrise de biologie) que je n'avais pu continuer de développer de façon satisfaisante. J'ai replongé dans ce qui devenait une approche ergonomique de la communication scientifique, plus particulièrement en matière d'utilisation de visuels. Bouquin, communications, publications comme jamais auparavant. C'était, pour moi, le monde à l'envers. Et ça continue, avec une autre activité, elle aussi probablement réprimée depuis des années : le gossage du bois, qui donne des bouts de sculpture, de menus objets, des jouets et des jeux pour mes petits-enfants.

La retraite est donc bien meublée, et fort agréable. Il doit y avoir des tas d'histoires semblables chez d'autres professeurs retraités de l'UQAM, sans doute des plus passionnantes et d'autres plus drôles. Je n'avais jamais raconté mon parcours, même à mes proches, et je crois que j'avais tort. L'histoire de l'UQAM, n'est pas que celle d'une institution : c'est aussi celle de chacun de ses professeurs.

Parcours de Daniel Vocelle, professeur retraité du département de Chimie

::: Daniel Vocelle

Une carrière ne dépend-t-elle pas beaucoup de l'environnement familial ?

Né en 1938, mes débuts dans la vie ont été marqués par la guerre. Non que je me souviens beaucoup de cette époque, sauf qu'un de mes frères étant au front, toute ma famille baignait dans une anxiété, une angoisse qu'encore très jeune je ressentais. Je me souviens d'un souvenir encore très présent : c'est d'avoir accueilli à la gare Bonaventure avec mes parents, mon frère André revenant blessé de la Hollande. Le quotidien *Le Canada* crut bon de publier en première page une photo de mon père, de ma mère, d'André et du petit Daniel (7 ans).

Dernier d'une famille de neuf enfants, issu d'un milieu à revenu modeste, seuls la réalité et le concret comptaient. Avoir un bon travail payant était la première priorité de ma famille.

Très jeune, je développai un goût irrésistible de lecture, surtout et presque exclusivement de livres d'histoire, notamment tous les « Rise and Fall (of the Roman Empire, of the Third Reich, etc.) » Je fis mes études primaire et secondaire dans le système public, car les collèges classiques coûtaient trop cher. J'eus beaucoup aimé faire des études classiques ; j'eus beaucoup aimé apprendre le latin et le grec.

Mon père décéda en 1949 ; j'avais alors 10 ans. Comme mes résultats scolaires étaient bons et que la situation financière de ma famille s'améliorait, j'envisageai de faire des études universitaires. Mon champ d'étude préféré était évidemment l'histoire. Au secondaire donc, je demandai conseil à un professeur sur la carrière d'historien. Selon lui, les études en histoire ne garantissaient pas un emploi et il fallait avoir un soutien financier important pour survivre dans l'attente d'une ouverture de poste généralement de professeur. Cela était évidemment hors de portée et j'optai pour la chimie qui offrait de bons débouchés sur le milieu du travail.

J'entrai donc à l'Université de Montréal en 1956 (coût des études par année : 440,50 \$, une fortune !) et j'obtins en 4 ans un B.Sc. en chimie. Encore là, comme mes résultats scolaires continuèrent d'être

bons, j'optai de faire une maîtrise puis un doctorat en chimie organique sous la tutelle du professeur Henri Favre. J'étais, à ce moment-là, récipiendaire d'une bourse fédérale du Conseil national de recherche que je reçus tout au long de mes études avancées. Par la suite, tout naturellement, j'entrepris des études postdoctorales au Conseil national de recherche à Ottawa pendant deux ans, toujours boursier du Conseil. J'ai beaucoup aimé le contact avec le « Rest of Canada », que je découvris pour la première fois. Petite anecdote : un jour je demandai à la bibliothécaire où se trouvaient les dictionnaires de français et très poliment, celle-ci me répondit qu'ils se trouvaient avec les dictionnaires étrangers. Sans trop y penser, je rétorquai poliment que j'ignorais que le français au Canada était une langue étrangère. Le lendemain matin, le directeur de la bibliothèque lui-même est venu m'indiquer que les dictionnaires français étaient désormais avec ceux de langue anglaise. Après ces études postdoctorales, je fus approché par M. Favre, désormais doyen de la faculté des Sciences, pour être attaché de recherche à l'Université de Montréal. J'ai occupé ce poste pendant deux ans tout en développant mes propres recherches, toujours subventionnées par le Conseil. Comme le département de chimie de l'Université de Montréal n'ouvrait pas un poste de professeur en chimie organique et sur les conseils de M. Favre, je demandai et obtins un poste de professeur en 1968 au Collège Sainte-Marie, qui se préparait à devenir université. Ce qui fut fait l'année suivante, en 1969. L'UQAM vit alors le jour. Dès les débuts, on m'offrit le poste de responsable du département de chimie, qui fut changé l'année suivante en directeur de département.

À partir de ce moment ma carrière prit un cours inattendu : de professeur et chercheur, je devins gestionnaire, ce qui fut pour moi très difficile. Nous étions en 1970, en plein bouleversement social. La montée du séparatisme, le penchant très à gauche du syndicat de professeurs dont je faisais partie : tout me heurtait de plein fouet. De nature timide, je dus me soigner. J'ai choisi néanmoins de m'impliquer dans certains débats, et je connus une certaine notoriété en tant qu'opposant politique au Conseil syndical en

place. Ne pouvant me taire, j'intervenais très fréquemment en assemblée plénière, provoquant à l'occasion mon lot de huées et de chahuts. Tout de même, quelle période exaltante !

Le côté gestionnaire des affaires universitaires ne me quitta plus. Je fis partie de la première sous-commission des études avancée et de la recherche puis, plus tard, de la première sous-commission des ressources. J'obtiens même un deuxième mandat à cette importance instance. Je redevins directeur du département, puis je fus élu au Conseil d'administration où j'aidai à mieux structurer l'embauche des professeurs. Je continuai à faire partie de beaucoup de petits comités. Moment important dans ma carrière, on me demanda de présider un comité dit « des Sages » sur la restructuration de l'université, comité dont le rapport final sert encore (un peu) de balises institutionnelles.

Pendant tout ce temps, j'essayai de maintenir un certain niveau de recherche. J'ai réussi à être subventionné par le Conseil national de recherche pendant près de 20 ans, et j'ai publié un peu plus de 40 articles

scientifiques. Je dirigeai également les travaux de recherche d'environ une douzaine d'étudiants à la maîtrise et au doctorat.

Je passe par-dessus d'autres faits marquants pour moi, mais qui seraient pour les lecteurs sans intérêt.

Je suis par contre fort reconnaissant au corps professoral de m'avoir élu fréquemment président d'assemblée syndicale. Pour moi cela voulait dire que même si j'étais souvent en opposition avec les vues des dirigeants syndicaux, ceux-ci me conservaient leur amitié.

Finalement, j'ai pris ma retraite en 2001. Je lis abondamment, je cultive les fleurs et je laisse s'écouler le temps. Je fais aussi un peu de bénévolat dans ma paroisse. Sans regret et sans aucune ambition, je me consacre à l'heure actuelle à l'histoire des Évangiles et au développement des premières églises chrétiennes, période fondamentale (du moins je le crois) de la civilisation occidentale. Je suis le seul survivant mâle de ma famille, et j'excède de quatre ans celui qui a vécu le plus longtemps. Espérons que cela puisse continuer !

(suite de la page 12)

En novembre, l'une de nos membres, Amaya Clunes, nous a présenté un dessin animé réalisé en Hongrie, pays où elle a vécu pendant sept ans. Au moment de sa retraite, Amaya a décidé que l'œuvre méritait une diffusion sous support actuel et dans des versions accessibles en français, en anglais et en espagnol. Sur le plan visuel, les dessins réalisés par l'auteure s'inspirent de la tradition du folklore mapuche dans des couleurs flamboyantes et sont d'une indéniable valeur artistique. L'histoire raconte la quête, par des enfants, d'une fleur typique qu'ils veulent rapporter à leurs parents qui ont dû s'exiler au moment des troubles au Chili ; ils ont la nostalgie du pays perdu. Mais la fleur, la copihue rouge, n'est pas transplantable.

Amaya Clunes nous a raconté comment elle a pu apprendre, en Hongrie, le cheminement nécessaire à la réalisation des dessins animés, tout en apprenant la langue et comment lui est venue l'idée de transmettre un peu de l'histoire de son pays et de son histoire personnelle en écrivant et en illustrant ce conte pour enfants. L'échange qui a suivi la projection nous a donné l'occasion de mieux connaître notre collègue et amie et de comprendre les difficultés matérielles et psychologiques qu'elle a surmontées et auxquelles sont soumis ceux et celles qui doivent quitter leur pays par obligation et non par choix. Cette activité nous a fait vivre de vrais moments d'émotion.

Les occasions de rencontres autour d'un bon repas sont toujours des moments privilégiés. Linda Gattuso a organisé un repas au restaurant Daou qui a eu beaucoup de succès : la cuisine libanaise a plu à toutes les personnes présentes. En janvier, Linda nous propose un repas au restaurant du parc Mont-Royal.

Transmettre sa passion pour l'art

::: Monique Lemieux

Il y a un lien commun entre les trois activités sociales de l'automne : elles nous ont été présentées par des passionnés de leur domaine.

En septembre, nous avons eu droit à une visite guidée de l'exposition *Les Samourais* au musée de Pointe-à-Callière par le collectionneur d'art japonais, Richard Béliveau, professeur à l'UQAM. La conservatrice du musée avait d'abord pensé sélectionner quelques pièces de la collection en vue d'une participation à une exposition à l'extérieur. Toutefois, devant l'ampleur de ce qu'elle découvrait, elle comprit l'intérêt de réaliser une exposition autonome, l'année suivante. Une année de préparation, c'était un record pour une exposition d'une telle envergure, qui posait des défis techniques de tous ordres : transport et installation de costumes fragiles, armes dangereuses à manipuler avec précaution, rédaction et production du guide d'accompagnement pour n'en citer que quelques-uns.

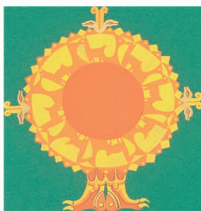
Avec le professeur Béliveau, nous avons eu le privilège d'avoir des commentaires passionnants sur l'histoire de la collection, sur les artefacts et sur l'interprétation des arts martiaux dans le Japon d'autrefois et d'aujourd'hui. Plus de deux heures pendant lesquelles nous buvions ses paroles !

Outre la murale de Mousseau, visible du boulevard René-Lévesque, la collection d'œuvres d'art d'Hydro-Québec est rarement accessible au grand public. Seul le personnel d'Hydro a le loisir d'admirer, en arpentant les couloirs du siège social de l'entreprise, les œuvres de Paul-Emile Borduas, de Fernand Leduc, de Geneviève Cadieux, de Jacques Hurtubise et de plusieurs jeunes artistes en émergence. C'est ce que nous avons fait, en octobre, en compagnie de madame Anne-Claude Bacon, responsable de la collection. Passionnée d'art québécois contemporain, madame Bacon a su nous transmettre sa vision des œuvres exposées au moment de notre visite (il y a, en effet, un roulement dans l'ensemble de la collection). Elle nous a également expliqué le rôle que jouent les institutions publiques auprès des artistes, comment s'élaborent les critères d'achat validés par le conseil d'administration. Nul doute que comme responsable de la collection, elle sait convaincre les membres du conseil de la pertinence des choix qu'elle leur propose. À travers les commentaires de madame Bacon, nous avons pu sentir sa passion pour l'art et pour la fonction qu'elle occupe.

(suite à la page 11)

Vous êtes cordialement invité-e à la projection du court-métrage des dessins animés "Le Copihue Rouge", d'Amaya Clunes G., suivie d'un court exposé sur les intentions et la réalisation du film présenté par l'auteure .

Manuel a dû fuir son pays avec sa famille. Ses parents en exil sont très nostalgiques. Pour leur faire plaisir, Manuel invite ses amis à créer un cercle magique pour aller chercher la fleur Copihue Rouge .



*Date: Mercredi le 21 Novembre
Heure: 11 heures
Lieu: W-R520 (Salle du SPUQ)*

